

La nouvelle section d'infanterie [fin]

Autor(en): **Nicolas, D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 2

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341782>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La nouvelle section d'infanterie

(Suite et fin)¹

INSTRUCTION.

L'organisation des unités doit demeurer simple, surtout dans une armée de milices ; elle doit, à tous les échelons, faciliter l'*instruction*. Les Français s'en sont bien aperçus qui, après avoir, en 1920, confié au sergent la double manœuvre du feu et du mouvement, ont été contraints en 1928 de la lui retirer à la suite de son instruction insuffisante et d'en charger de nouveau le chef de section. L'instruction déficitaire des sous-officiers fait du reste aujourd'hui encore en France l'objet de controverses intéressantes.

Envisagé sous cet angle, le problème à résoudre est le suivant :

La nouvelle composition de la section correspond-elle vraiment à l'instruction que nous sommes en mesure de donner :

1. à nos chefs de section ;
2. à nos chefs de groupe ;
3. à nos hommes du rang ?

La réponse n'est pas douteuse pour le lieutenant, dont l'instruction a été prolongée et dont la tâche s'est simplifiée du fait de la réduction du nombre des groupes directement subordonnés.

Elle semble aussi évidente pour le simple soldat — malgré

¹ Lire la première partie de cette étude dans notre livraison de janvier 1937. (Réd.)

les exigences considérablement accrues de l'instruction — grâce à la prolongation des écoles de recrues.

Il n'en est malheureusement pas de même du chef de groupe, qui voit augmenter le nombre de ses subordonnés, en même temps que la variété de leurs fonctions. La subdivision en équipes plus ou moins indépendantes a eu précisément pour objet de décharger en partie le sous-officier en lui permettant de concentrer son activité sur la conduite de l'équipe FM. au combat. La tâche du chef de groupe reste malgré tout fort lourde et si nous voulons à notre tour éviter sa « faillite », simplifions-lui la besogne au maximum. N'allons surtout pas commettre l'erreur d'exiger de lui une manœuvre compliquée. Sa mission doit être toujours unique : tirer *ou* progresser, jamais les deux à la fois. A cette condition seulement, l'instruction et le rendement de nos sous-officiers pourront être à la hauteur de leur devoir.

Si le groupe n'a toujours vraiment qu'une seule mission, on peut se demander à quelle nécessité correspond la répartition en fusiliers et en fusiliers-mitrailleurs. Disons d'emblée que nous n'en voyons aucune. Notre FM. est si maniable que son tireur est tout aussi mobile et tout aussi apte à n'importe quelle mission que le plus habile fusilier. Ce dernier ne se distingue actuellement du fusilier-mitrailleur que par une instruction rudimentaire au FM. et que par son équipement. Ces deux raisons ne nous semblent pas pertinentes. Il serait facile, comme l'expérience l'a démontré, de donner à tous les fantassins la même instruction, sans craindre qu'elle devienne plus superficielle ou que cela ne provoque une augmentation de dépenses : la dotation en munitions actuelle, en effet, suffit amplement, à la condition de supprimer certains raffinements de tir, que ne justifient pas les conditions d'emploi de cette arme. L'uniformité de l'instruction n'offrirait que des avantages pour le combat, où n'importe quel homme serait capable de remplacer immédiatement le tireur.

Il n'y aurait aussi que du profit à munir chaque fusilier d'une sacoche de cartouches, sous réserve d'une légère réduction de sa dotation personnelle. L'angoissant problème du ravitaillement des armes automatiques serait de cette manière partiellement résolu. Grâce à l'unité des munitions de notre infanterie, le fusilier trouverait là, le cas échéant, une réserve de cartouches pour son propre usage.

La spécialisation d'une équipe de pourvoyeurs nous semble aussi quelque peu superflue. D'où obtiendraient-ils, où iraient-ils chercher les munitions pour approvisionner le FM. ? Sitôt qu'ils ont fourni leur sacoche au tireur, leur tâche est terminée. Pourquoi ne pourraient-ils pas être aussi employés à éclairer et à couvrir l'arme automatique en cas de besoin ?

Puisque le groupe ne reçoit toujours qu'une tâche unique, ses hommes, dans la progression, ne sont tous que de simples fusiliers, tandis qu'au tir leur premier souci devrait être le service de l'arme automatique.

En supprimant ces distinctions, surtout celle qui existe entre les fusiliers et les fusiliers-mitrailleurs, on ferait peut-être disparaître par la même occasion le danger d'une fausse appréciation des possibilités du groupe. On détruirait sans doute d'une manière définitive la notion d'un élément de feu et d'un élément de choc accouplés. On étoufferait toute velléité de manœuvre du groupe.

LE COMMANDEMENT.

Si paradoxal que cela puisse paraître à un échelon où le combattant isolé a pris une importance extrême, le facteur commandement domine de loin tous les autres facteurs dans le choix de la forme et du mode d'emploi de la section.

Malgré le rôle primordial de l'individu, la lutte ne dégénère pourtant point comme dans l'antiquité — ou ne doit pas dégénérer — en une série de combats singuliers indépendants, dont le chef subalterne attend passivement l'issue. Le succès ne peut être amené que par la collaboration de tous les combattants et par une liaison étroite des diverses armes qui participent au combat. Cette coordination exige à tous les échelons des *chefs* faisant sentir leur influence en toutes circonstances.

Mais sous le feu, à l'échelon de la section beaucoup plus qu'à tous les autres, l'activité du chef est réduite à un minimum. Sa voix ne porte plus. Ses coureurs, qu'on voit en temps de paix bondir invulnérables dans toutes les directions, ne peuvent plus quitter le trou où ils se sont réfugiés s'ils veulent échapper aux rafales des balles qui les poursuivaient. La fameuse transmission des ordres devient utopique. Tapi au revers d'un talus, le chef ne pourra le plus souvent, pour traduire son éloquence, que faire un signe, un geste d'une simplicité enfantine, seul moyen — et combien rudimentaire — d'actionner ses subordonnés.

Ne nous laissons pas leurrer par les expériences du champ de manœuvre. Ces illusions se payeraient cher sur le champ de bataille.

Ces considérations valent à plus forte raison pour le chef de groupe. Son commandement, facile tant que ses hommes demeurent en ordre serré — mode d'action assez fréquent dans notre terrain coupé — deviendra extraordinairement difficile aussitôt qu'ils se seront éparpillés sous le feu. A dire vrai, il ne commandera plus son groupe au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Il ne pourra être tout au plus qu'un animateur, un exemple, sur lequel ses hommes calqueront leur attitude.

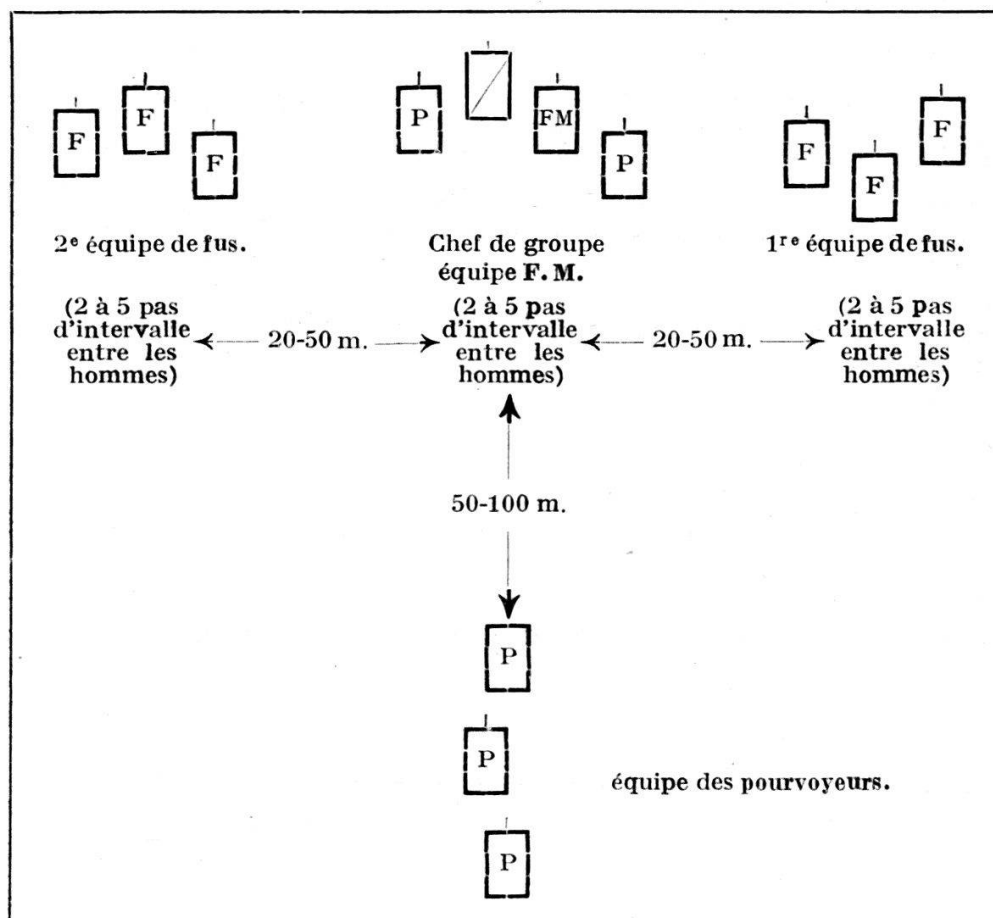
Il doit être un homme d'action, sûr et décidé. Son caractère a plus d'importance que son aptitude à apprendre toute la gamme des commandements et des formations réglementaires.

La réduction du nombre des sous-officiers, jointe au réveil national que nous pouvons constater ces dernières années, permettra peut-être une meilleure sélection de nos cadres subalternes et nous assurera, espérons-le, un niveau plus élevé de leur qualité.

L'action du chef de groupe est limitée surtout par la dispersion de ses hommes, d'où la tendance légitime en temps de paix de les resserrer pour faciliter l'exercice du commandement. N'oublions cependant pas les cruelles expériences de la guerre, particulièrement celles du début : gardons-nous de conserver des formes et des procédés désuets. Les intervalles prescrits par notre *Règlement d'exercice* sont manifestement trop étroits. Le maximum de cinq pas ne pourrait être augmenté par suite de la multiplication des FM. et des mitrailleuses. Il faudrait exiger 15-20 mètres, plus peut-être pour supprimer tout but justiciable des armes automatiques et éviter des massacres inutiles. C'est la négation de tout commandement ! dira-t-on. L'objection n'est pas inédite. Elle a déjà été faite fréquemment durant ces cinquante dernières années, chaque fois qu'il était question d'augmenter les intervalles. Le fractionnement des petites unités n'a pourtant jamais provoqué l'abdication du chef ; il a signifié simplement la disparition de certaines *formes de commandement* et leur remplacement par d'autres, plus appropriées.

Plutôt que de conclure simplement à l'impossibilité d'une telle pratique, efforçons-nous de mettre ces nouveaux procédés au point et si par chance la réalité un jour prouvait que cet éparpillement était un peu trop grand, on pourra toujours plus facilement et à moins de frais réduire les intervalles que les augmenter.

Il est évident que l'augmentation de l'effectif du groupe risque, dans ces conditions, de dépasser les possibilités de nos sous-officiers. Pour éviter cet écueil, la nouvelle instruction a voulu éviter un étirement du groupe sur un trop large front ; elle a prescrit la formation de combat suivante :



Les intervalles et les distances prévus nous semblent trop faibles. Ils devraient être considérés non comme un maximum, mais au contraire comme un minimum.

Cette structure du groupe, qui tient compte de la crainte de la solitude et du besoin qu'éprouvent les hommes à se réunir pour se soutenir et s'entr'aider, est certes séduisante. Elle est susceptible d'insuffler un esprit nouveau aux combattants, en leur laissant plus d'initiative tout en renforçant le sentiment de leur responsabilité individuelle.

Cependant souvenons-nous d'un des grands enseignements de la guerre : *Il n'existe aucune formation habituelle de combat pour le groupe.*

C'est une des principales erreurs du temps de paix de vouloir cristalliser le combat dans des formules et des schémas. Elle se paie très cher au début d'une guerre. Le

groupe ne combattra peut-être jamais dans la formation proposée.

Il faut cependant reconnaître que cette formation constitue une des meilleures solutions que l'on puisse avoir avec l'effectif actuel du groupe. Le grand nombre d'hommes qui gravite autour du FM. offre malgré ces inconvénients, l'avantage de réserver l'avenir ; il permettra sans doute d'introduire plus tard des armes à tir courbe dans la compagnie et la section, sans avoir besoin de modifier la constitution organique des petites unités.

L'organisation de la section en trois groupes « interchangeables », pour parler comme la nouvelle instruction, facilite sans conteste l'exercice du commandement. La manœuvre est aisée, sans complication, et convient bien aux conditions variées de notre terrain. Sa simplicité lui confère une grande valeur.

Procédé simpliste, interdisant toute nuance dans la manœuvre, diront certains.

Pourquoi donc ? Le chef de section n'aurait-il pas le droit de doser différemment le feu et le mouvement selon la situation ? Doit-il rester l'esclave d'une formule ?

On peut envisager par exemple le cas, possible en montagne, d'une section livrée à ses seuls moyens dans l'exécution d'un coup de main. Son chef pourrait très bien séparer les organes de feu et de mouvement. Il laisserait ses FM. en totalité ou en partie — en appui, servis par un personnel restreint, sous le commandement d'un seul sous-officier. Le reste de la section, soit la majorité de l'effectif, serait chargé de réaliser le coup de main.

Cet exemple prouve que le chef doit apprendre à s'affranchir de tout schéma pour ne voir que le but.

Voilà bien des complications, dira-t-on, pour un jeune lieutenant. Pourquoi ces exigences seraient-elles exagérées ? Il a simplement besoin de faire preuve de réflexion, de sens pratique et de décision. Il n'a qu'à faire acte de chef.

N'est-ce pas du reste ce qu'il devra faire dès qu'il sera en face des surprises d'un début de guerre ? N'est-ce pas

ce qu'ont dû faire toutes les infanteries en 1914 ? Pourquoi donc s'obstiner à vouloir tout enfermer, tout comprimer dans des cadres qui ne seront jamais assez souples pour s'adapter à l'infinie variété des situations où pourra être jetée une section de fantassins ?

L'essentiel ne réside pas dans le choix, si important soit-il, d'une formation déterminée. Il consiste à former de *véritables chefs*, sachant commander dans toute l'acception du terme. En ce moment, on se rend peut-être compte que toutes ces discussions sur l'organisation de la section étaient en grande partie oiseuses et que la guerre dans sa simplicité sait redonner à chaque chose — brutalement certes — sa juste valeur.

Capitaine D. NICOLAS.
